Soirmagazine

A 55 ans, elle vit toujours avec une balle dans la tête

Fatima est âgée aujourd'hui de 55 ans. Elle vit à Cherchell avec une balle logée dans la tête que lui avaient destinée les soldats de l'armée coloniale. Elle nous raconte les détails et les conditions de ce drame.

Par Larbi Houari

Photos : DR

«Je n'avais pas encore deux ans, et selon le témoignage de ma défunte mère Kheïra, lors de ses travaux domestiques et de ses déplacements, elle me portait à califourchon sur son dos. Nous habitions alors dans notre douar à Taougrite, dans la wilaya de Chlef qui subissait en ce temps-là un intense ratissage terrestre et aérien de l'armée coloniale française. Notre village, composé de gourbis en *toub*, fut incendié et presque complètement détruit.

Les villageois fuyaient les lieux. Ma mère me racontait qu'elle était dans le groupe des fuyards, et que parmi ceux qui n'ont pas été abattus, les villageois couraient dans tous les sens pour sauver leur peau.

Un groupe de soldats nous rejoignit et visa ma mère. Elle me racontait qu'une salve de balles s'abattit sur nous. Ma mère fut blessée à l'épaule et à la cuisse. Elle réussit à se faufiler et à se cacher dans un buisson, hors de la vue des soldats français. Subitement, elle étouffa un cri quand elle me mit à terre et se rendit compte que j'étais inanimée. Elle voyait que ma djellaba blanche était maculée de sang, ma tête et mon visage sanguinolents...»

Mais comment sa mère s'en est sortie avec toute cette armada de soldats à ses trousses ? Fatima, remuée en narrant les faits que lui a racontés sa mère, nous en donne les détails.

«Elle a réussi à semer ses poursuivants grâce à son courage à s'efforcer à marcher en boitant, quoique ensanglantée, jusqu'à la maison de ma grand-mère, située dans un autre douar, à deux kilomètres du nôtre. Arrivée chez elle, elle pleurait, en lui demandant de me mettre à terre, car pour elle, j'étais morte et que les balles des soldats m'avaient atteintes.

Ma grand-mère, timorée à la vue de mon visage et de mon corps ensanglantés et inanimés, me posa sur le sol, essuya mon visage avec un linge mouillé.

Au contact de ce dernier, je commençais à ouvrir les yeux, à respirer puis j'éclatais en sanglots, me raconte ma mère. Surprise par ce réveil et cette résurrection inattendus, elle poussa d'abord des rires nerveux, ensuite pleura les larmes de son corps en oubliant sa propre douleur au dos et à la cuisse. Ma grand-mère toute frémissante et heureuse à la fois ôta ma djellaba couverte de sang et m'enfila une robe de fortune. Elle alla ensuite s'occuper de ma mère blessée : les balles lui avaient écorché l'épaule et tailladé la cuisse d'où giclait encore du sang.» A notre question de savoir si seul leur douar était la cible des violences des soldats coloniaux, Fatma éclaire notre lanterne. «Il est peut-être judicieux de faire un petit rappel historique sur la ville de Taougrite et des villages du Dahra, qui ont créé une ceinture autour d'elle. Taougrite, appelée jadis Paul-Robert, a été créée en 1911. Elle est devenue commune en 1956. Située dans la riche plaine vitivinicole des territoires de Chlef, sa création fut l'aboutissement d'une occupation des bonnes terres des tribus arabes.

«Notre village fut incendié et presque complètement détruit. Ma mère, qui me portait sur son dos, réussit à se cacher dans un buisson. Quand elle me posa à terre, elle se rendit compte que j'étais inanimée.»

Les colons nous ont repoussés vers les massifs montagneux du Dahra dans l'ex-département d'Orléansville et surtout vers les terres incultes. Ces massifs montagneux furent une zone de guerre très sensible où l'activité des moudjahidine avait porté de grands coups et causé de grandes pertes à l'armée coloniale. Mon père, le moudjahid Si Youcef, ainsi que plusieurs autres moudjahidine étaient originaires de mon douar natal. C'est ce qui explique que ce douar fut ciblé particulièrement en subissant en permanence un harcèlement et un ratissage doublés d'attaques contre ses habitants. Les autres douars environnants subirent aussi des carnages et des attaques.

Ma mère, fut particulièrement ciblée et recherchée du fait qu'elle était la femme d'un fellagha. Elle était menacée de mort.

Laissée pour morte par ses poursuivants, elle s'enfuit vers les maquis du Dahra. Je fus confiée à ma grand-mère qui m'a élevée jusqu'à l'indépendance.» Mais comment Fatma a pu vivre avec une balle dans la tête toutes ces années ?

«Dès l'indépendance de l'Algérie, mon père, à l'instar de ma mère, n'avait jamais imaginé que j'avais une balle plantée dans ma tête. C'est vrai que suite à mes blessures, j'ai gardé une cicatrice à la tempe, mais je n'ai jamais subi une radiographie. Ainsi, personne ne s'inquiétait. Je menais une vie normale. J'allais à l'école.

J'assimilais mes cours. Je grandissais sans prêter attention à ma blessure puisque je ne souffrais pas de douleurs à l'époque.Mon père qui exerçait à Gouraya, puis à Cherchell avait obtenu un logement dans cette ville. Ce n'était qu'en 1980 après sa mort, et vivant dans le dénuement, que ma belle-sœur me conseilla de constituer un dossier de victime de guerre en vue de pouvoir bénéficier d'une pension. J'avais consulté alors un médecin français, le docteur Lacave, de l'hôpital de Cherchell, qui me prit en charge. Il me fit faire des radiographies et suite à son diagnostic, il attesta qu'une balle était logée profondément dans ma tête et qu'il estimait dangereux de l'extraire en Algérie, du fait qu'il n'existait pas d'infrastructures et de moyens adaptés. Il me proposa une prise en charge à l'étranger. Ma mère, dans son ignorance, avait refusé sachant qu'on n'avait aucun moyen financier de faire face à ce transfert et qu'aucun membre de ma famille ne pouvait m'assister dans de telles conditions. Comme il fallait gagner de l'argent pour survivre, j'ai travaillé à la biscuiterie de Cherchell, durant 16 ans.

En 2005, l'usine ferma et on me mit d'office à la retraite proportionnelle, avec une pension misérable. Durant cette période de travail, j'avais ressenti des troubles et des vertiges fréquents avec des gênes fréquentes. Ma vue baissait dramatiquement. Aujourd'hui, ma vue au niveau de l'œil gauche est devenue floue. J'étais consciente que la balle provoquera tôt ou tard des lésions et altérera ma vue. Je m'attends au pire, mais je suis incapable de trouver une solution à mon problème.

En 1982, la structure locale de Cherchell des moudjahidine m'a orientée vers les moudjahidine de Taougrite, lieu de mon «accident» en 1959. A Taougrite, on m'a orientée à Chlef, où j'ai passé des radiographies. Puis ce fut le statu quo. Je ne connaissais pas mes droits et personne ne m'avait assistée.

Aujourd'hui, je suis désespérée : sans travail et sans pension conséquente, je ne sais plus quoi faire ; de plus, mon état de santé empire, et les douleurs à l'œil plus récurrentes.

Plus grave, on m'a ôté la pension de fille de moudjahid, que je percevais du fait que je suis toujours célibataire. A la CNR de Tipasa, on a justifié le retrait de cette pension par le fait que j'avais déjà une pension de retraite proportionnelle qu'on m'avait imposée à la suite de la liquidation de la biscuiterie de Cherchell. Je le répète, je ne connaissais pas mes droits, car tous les travailleurs ont été mis dehors. Cette usine de l'ex-Simpac avait fermé ses portes. Je ne demande pas l'aumône, je revendique mes droits en ma qualité de victime de guerre.» ■

"Ma mère était menacée de mort. Laissée pour morte par ses poursuivants, elle s'enfuit vers le maquis du Dahra. Je fus confiée à ma grand-mère jusqu'à l'indépendance."